

Le PLR veut copier la politique migratoire de l'Italie



EN COULISSE

Tout a été dit sur la folie génocidaire en cours au Moyen-Orient depuis plus d'un an, à laquelle nous assistons avec désespoir et dégoût. Et pourtant, difficile d'écrire sur un autre sujet. Par quel biais aborder encore cette séquence sidérante de double déshumanisation (celle des victimes à l'existence piétinée et celle des bourreaux qui par leurs actes s'extraitent eux-mêmes de l'humanité)?

Complicités

DOMINIQUE
ZIEGLER*

Sur la psyché des bourreaux, le mystère reste total: comment expliquer le fascisme? Des ouvrages savants s'y sont consacrés. Tentons ici d'examiner, modestement et imparfaitement, les soutiens aveugles à Israël en commençant par ses appuis helvètes.

Les conseillers nationaux qui ont voté pour la suppression de l'aide à l'UNRWA, l'agence de l'ONU pour les réfugiés palestiniens, ne sont pas des extra-terrestres; ce sont des citoyennes et des citoyens genevois, vaudois, bernois... élu-es au suffrage populaire, des député-es de proximité dans la tradition de nos parlements de milice. On les croise dans les agapes communales, les cocktails culturels, les sympathiques fêtes des vendanges; on partage parfois un verre de blanc avec eux dans le grand bain de la tolérance inhérente au confort démocratique de notre société bourgeoise. En coupant les fonds à l'UNRWA, ces représentant-es au sourire bonhomme signent purement et simplement l'arrêt de mort de milliers de personnes. En soutenant aveuglément l'Etat d'Israël, elles et ils participent *de facto* aux meurtres, tortures, viols de milliers de femmes, hommes et enfants palestiniens et libanais. La banalisation du

mal chère à Hanna Arendt est bel et bien à l'œuvre. Le fonctionnement de nos propres sociétés s'en voit totalement chamboulé. Il ne s'agit plus là de divergences d'opinions au sein du champ démocratique, mais de la conception première du respect de la vie et du droit international, bafoués dès qu'il s'agit de victimes arabes.

Car c'est bien le racisme anti-arabe qui est à l'œuvre derrière le soutien passif ou actif, aveugle ou conscient, à la machine génocidaire israélienne. Un racisme dont les racines et ressorts sont multiples, solidement ancrés en Occident, et nourri par des groupes d'influence aux moyens considérables. L'état du paysage médiatique en France ou en Allemagne (sans oublier la Suisse et sa très critiquable RTS) illustre à merveille la standardisation de la déshumanisation des Arabes; de l'omerta des JT *mainstream* devant les massacres quotidiens, au tapis rouge déroulé en continu aux porte-paroles du génocide sur CNEWS, LCI, BFMTV – qui, au passage, partage ses locaux parisiens avec la chaîne de propagande israélienne i24 news –, la saturation est totale. Le rouleau compresseur de la propagande dévide sa rhétorique mensongère, négationniste et haineuse en toute impunité.

Les classes politiques dominantes française, allemande, américaine ou suisse se vautrent elles aussi, sans faiblir, dans la complicité de génocide depuis le 8 octobre 2023. Comment une telle décomplexion dans la négation d'autrui est-elle possible? Il faudrait un livre entier pour démêler les racines de ce racisme atavique. Une des genèses lointaines réside sans doute dans les croisades chrétiennes à l'échec mal digéré, mais surtout dans les grandes entreprises coloniales des XIX^e et XX^e siècles, dont le sionisme est un avatar particulier. Une des conditions premières de ces conquêtes résidait dans la négation du colonisé. Malgré les avancées démocratiques, technologiques, diplomatiques des deux derniers siècles, les fondamentaux n'ont pas bougé. Les Arabes restent dans l'inconscient occidental ce non-être à dominer, dont les

revendications et les révoltes sont autant d'insultes à l'ADN du bourgeois blanc, qu'il soit bavarois, texan, londonien, genevois ou berrichon.

La machine à créer de l'islamophobie sous couvert de laïcité radicale, portée par les *Charlie Hebdo*, Caroline Fourest et consorts en France ou leurs équivalents falots de Suisse et d'ailleurs, a alimenté la déshumanisation des Arabes. Les Français Hollande, Elie Barnavi, Delphine Horvilleur et autres «humanistes» analogues au profil respectable qui peuplent les pages de l'*Obs* ou de l'*Express*, sionistes soignant modéré-es, ami-es «critiques» d'Israël, pseudo partisan-es d'une solution à deux Etats, ne tolèrent les Arabes que soumis. Leurs faux discours sur la paix ont toujours constitué des leurres destinés à faire passer les refus de soumission des Palestinien-nes pour de l'extrémisme. Ils ont pavé la voie à l'extrême-droite génocidaire dont ils sont le complément présentable.

Cette même extrême-droite israélienne peut compter sur le soutien sans faille de ses pairs européens (UDC, RN, AfD...) ou américains, mais aussi sur la droite «classique» et sur une bonne partie de la «gauche» social-démocrate, autrement dit sur la quasi-totalité du champ politique. Le silence des institutions culturelles est lui aussi assourdissant au sein de nos sociétés occidentales, bien éloigné de la mission première de l'art. C'est que, dans ce contexte aussi, Palestinien-nes et Libanais-es ont le grand défaut d'être arabes. Il faudrait aussi parler du monde académique, économique et scientifique, mais la place manque. Rappelons pour finir les condamnations et censures diverses qui s'abattent sur les citoyen-nes ou rares politicien-nes osant appeler un chat un chat et un Etat génocidaire comme tel. La complaisance occidentale envers le racisme et le fascisme n'a pas seulement des conséquences insupportables au Moyen-Orient; elle gangrène nos sociétés et menace nos libertés. Libérer la Palestine c'est aussi nous libérer nous-mêmes.

* Auteur metteur en scène, www.dominiqueziegler.com

LES ÉCRANS AU PRISME
DU GENRELe «drame
de la paternité»...

Le *Roman de Jim* (2024), film d'Arnaud et Jean-Marie Larrivé d'après le roman de Pierrick Baily (2021), se penche sur les souffrances d'un père d'adoption (c'est sa voix qui commente les péripéties de l'histoire) peu à peu coupé de son fils par la volonté de la mère biologique. Karim Leklou, avec ses rondeurs confortables sinon sexy, incarne Aymeric, un gentil trentenaire qui vient d'être largué par la copine avec qui il sortait depuis le lycée. Il retrouve lors d'un concert Florence (Laetitia Dosch), une femme qui comme lui enchaîne les petits boulots... Elle est enceinte d'un homme marié et père de famille qui n'a pas l'intention d'assumer l'enfant. Aymeric se retrouve dans le lit de Florence, porté aux nues pour sa gentillesse et sa tendresse pour son ventre arrondi qui fait fuir la gent masculine. Ils s'installent ensemble; Florence accouche, Aymeric s'occupe du bébé et devient *de facto* le père de Jim.

GENEVIÈVE
SELLIER*

On retrouve quelques années plus tard Jim et Aymeric, arpentant été comme hiver les montagnes du Jura dans une complicité grandissante. Mais Christophe (Bertrand Belin), le père biologique de l'enfant, opportunément victime d'une tragédie (sa femme et ses deux filles sont mortes dans un accident de voiture), revient et Florence entreprend de le soigner de sa dépression en lui faisant une place dans leur vie familiale. Bientôt, Aymeric se trouve évincé, rétrogradé au rang de parrain, et Florence décide de prendre un nouveau départ au Canada avec son fils et Christophe.

Les nouvelles s'espacent. Aymeric reçoit un jour un message de Florence l'informant qu'elle a décidé de couper les liens avec lui «pour le bien de tous». Aymeric noie son chagrin dans les petits boulots. Quelques années plus tard Florence, de passage en France, lui avoue le mensonge inventé pour casser les liens avec Jim. Elle a fait croire à son fils qu'Aymeric l'avait abandonné pour vivre avec une autre femme et avoir un enfant. Accablement silencieux du pauvre Aymeric...

Nouvelle ellipse temporelle: Aymeric rencontre Olivia (Sara Giraudeau) qui, comme lui, ne veut pas d'enfant. Ils se retrouvent dans la montagne jurassienne où il retape une maison qu'elle rejoint le week-end. Alors que Jim a disparu de la vie d'Aymeric depuis plus de dix ans, celui-là reparaît, apparemment désireux de renouer. Après une veine tentative pour s'expliquer, Aymeric parvient à révéler la vérité à Jim et les deux hommes se réconcilient. *Happy end...*

Le *Roman de Jim* traite en fait un thème récurrent dans le cinéma français contemporain, celui du «drame de la paternité», comme une dénégation de la réalité sociale marquée par la persistance des inégalités en matière de parentalité – on sait qu'en réalité la majorité des drames de la parentalité, c'est la disparition des pères en cas de séparation. Le mauvais objet du *Roman de Jim*, c'est ici la mère, incarnée par Laetitia Dosch. La rousseuse exubérante et l'énergie communicative de l'actrice sont instrumentalisées pour masquer (très mal) le cynisme d'une garce de la plus belle eau qui utilise le dévouement paternel d'Aymeric avant de le jeter sans remords pour reformer une famille «normale» avec le père biologique de son fils. Non contente de séparer son fils de son père d'adoption, elle invente une sale histoire pour rendre leur rupture irrémédiable.

Le scénario ne se donne même pas la peine de justifier la façon dont elle évince de sa maison et de sa vie l'homme qui a élevé son fils. On doit se contenter de la voix d'Aymeric qui constate sobrement: «On avait cessé de s'aimer». Le choix de Florence de repousser le père d'adoption au profit du géniteur – qui pourtant n'avait pas manifesté la moindre velléité paternelle jusqu'à la perte de sa propre famille – a des connotations proprement réactionnaires. Au-delà de cette diabolisation de la figure maternelle, le *Roman de Jim* ressemble à un film à thèse, tant les personnages sont schématiques: Aymeric est exclusivement défini par une gentillesse qui confine à la passivité – si sa relation avec Jim est si importante, on aimerait qu'il se batte pour son fils adoptif, d'autant qu'il s'agit d'une affection réciproque.

Quant au père biologique, c'est un zombie, littéralement, au début, quand il passe ses journées sur le canapé à regarder la télévision Et quand il commence à intervenir dans la vie de Jim, c'est par des remarques arrogantes et déplacées. Il disparaît d'ailleurs très vite, comme s'il n'existait que pour priver Aymeric de son lien avec Jim. Sara Giraudeau n'est pas mieux servie: elle apparaît dans la dernière partie du film et n'a pas d'autre fonction que d'aider à renouer le lien entre Aymeric et son fils. Il manque au film un minimum de vraisemblance psychologique pour nous faire partager les souffrances du protagoniste.

* Historienne du cinéma, www.genre-ecran.net